

Spaccanapoli

Nous voici dans ce cœur de Naples, si longtemps ignoré des voyageurs. C'était encore le cas dans les années 1960 : Dominique Fernandez raconte avec ironie sa découverte fortuite de « la grande et forte et savoureuse Naples populaire » après avoir été désigné *persona non grata* dans les beaux quartiers de Chiaia et du Vomero pour avoir fait l'éloge de Roger Vaillant et des romanciers communistes. Les temps ont changé et les visiteurs ne craignent plus de se mêler à la population des *bassi*.

Nous habitons via Mezzocannone, face à l'université, animée du va et vient d'étudiants. A côté de notre hôtel, la libreria *Descartes et Dante* dont l'enseigne m'intrigue. Nos premiers pas nous conduisent via dei Tribunali, le decamanus romain, et sur ces magnifiques places qui se succèdent : piazza San Domenico Maggiore, piazza del Gesù Nuovo, Piazza Bellini, piazza Dante. Nous sommes d'emblée plongées dans la beauté et la vie.

« Tu Cicerones ? » me demande Olympe – « Si tu veux... » Très vite, les rôles se modifient : fous rires, complicités joyeuses, colères intempestives, moments de jubilation. Ce voyage de découverte est aussi celui de l'amitié. Enchevêtrement des « Je », des « Nous » ou des « Je-Tu » qui forme la toile de fond de ce séjour et lui confère de surprenantes harmoniques.

D'où vient cet effet d'envoûtement qui nous saisit rapidement ? Un sentiment de félicité mêlé à une vague inquiétude. Une sensation physique, difficile à définir. L'impression que la ville s'ouvre vers des profondeurs cachées, qu'elle vit dans un présent

qui la dépasse et la nie. Comme si elle était projetée dans un temps de géologie et d'archéologie bien plus que dans celui de l'histoire. Les tremblements de terre sont périodiques. A Pouzzoles, la ville s'enfonce, lentement, au dessous du niveau de la mer. La menace est constante et le feu est toujours dévorant. Il est fréquent d'entendre dire que la véritable Naples est sous terre. Les expressions pour la décrire reviennent comme des leitmotifs : rocailles, conques, abris, labyrinthes, grottes, convulsions, brisures, méandres, chaos, secrets. Les vicoli sont dénommés « les intestins de l'enfer ». Les Napolitains y enfouissent leurs déchets qui remontent régulièrement à la surface, empoisonnent et tuent. Mais la croyance populaire veut que jaillissent du sous-sol toutes sortes de richesses : boissons, victuailles, remèdes aux différents maux.

Place du Nil, nous côtoyons la statue allongée du vicillard à la longue barbe et à la corne d'abondance que les Napolitains appellent *il corpo di Napoli*. C'est ici que Giuseppe Montesano, *Dans le corps de Naples*, situe le point de confluence de tous les souterrains de la ville. Le seul titre de ce livre m'incite à la modestie. Hôtes d'une décade, comment pourrions-nous faire corps avec cette ville dont nous ne percevons que la peau. Quel accueil pouvons-nous espérer ? Qui seront nos initiateurs ?

C'est l'été et la chaleur est étouffante. Notre première visite est pour Santa Chiara qui nous offre un peu de fraîcheur avec ses orangers et ses décors de majoliques. Puis nous flânon dans les vicoli. Par moments, quand la lumière est forte, les pavés noirs de lave luisent d'un blanc étincelant. Nous nous mêlons aux passants, peu nombreux en cette saison : plaisir d'être avec eux dans cet espace, échanges de regard, arrêts devant les étalages, déambulation

lente qui permet de prendre le pouls du monde qui nous environne.

Nous regardons travailler les artisans. Voici un magasin de camées. Le patron sculpte un coquillage dont il fait délicatement apparaître les transparences et les profondeurs marines. Olympe observe une myriade de petits objets dont elle admire le travail de finition. Son regard aigu décèle souvent un détail inattendu et cocasse sur lequel elle attire mon attention.

Les images d'autres voyages m'accompagnent. Les souvenirs sont là, vivants, installés dans le présent, et j'entame avec eux un dialogue souriant, plein de saveur. Pouvoir revivre simultanément différents âges de ma vie est un privilège dont je ne me lasse pas. Symphonie dont je suis le concertiste.

Me voici adolescente : je dévale les pentes boisées du Pausilippe, imbibée de l'odeur des pins. Deux ans plus tard, je navigue vers Israël avec un groupe d'étudiants. Une escale est prévue à Naples. Un des officiers a promis de m'éveiller à l'aube, dès que nous entrerons dans la baie. Il n'aime pas Naples qu'il décrit comme une ville brutale, impitoyable, mais propose de me faire visiter la ville. Peu après, nous arpentons des docks brûlants et déserts tandis qu'il dessille mes yeux sur la dureté et la solitude de sa vie de marin.

Et d'autres souvenirs : Almalfi, Positano, ses maisons orientales, les senteurs douces des citronniers. Sensualité de la mer, des parfums, des fleurs et des fruits, des couleurs. Nourritures terrestres. Surprise et émerveillement.

Enfin, la découverte des îles de Méditerranée. Leur existence était longtemps restée abstraite, s'apparentant à une absence. Elles figuraient en tâches fantasmiques, aux formes animales, sur les cartes

scolaires de la Grèce antique qui illustraient nos cours. L'Europe et l'Asie réunies dans une unique couleur orange, se détachant sur le fond de mer bleu. Ces couleurs intenses, qui contrastaient avec la grisaille des salles de classe, parvenaient mal à rendre crédibles ces contrées lointaines évoquées par les professeurs. Plus réelles, plus propices à la rêverie, me semblaient être les photographies en noir et blanc illustrant les livres de l'Odyssée et un album porteur de merveilles, simplement entrouvert : Victor Bérard, les aventures d'Ulysse.

Nous pouvions suivre les étapes de sa longue errance sur les mers avec ses compagnons. A deux reprises Ulysse est passé du côté de Naples. La première fois, après avoir été détourné vers le pays des *Kikones* (la Thrace), puis chez les *Lotophages*, au pays de l'oubli (Djerba), il a été poussé vers une île invisible, Ischia, où se trouve l'ancre du *Cyclope* (fils de Poséidon). La seconde fois après un nouveau périple qui le mène de l'île d'*Éole* (Stromboli) au pays des *Lestrygons*, chez les cannibales (Sardaigne). Ulysse réussit à repartir et atteint le palais de *Ciré*, dans l'île d'Alea, non loin du golfe de Naples. Temps d'idylle. Puis nouvelle étape pour le pays des *Cimmériens*, le pays de la nuit. Là, il rejoint le lac d'Averne et descend aux enfers interroger le devin *Tirésias*. Et lorsqu'il reprend la mer, c'est pour entendre des femmes-oiseaux, les *Sirènes* l'appeler : « Viens ici, viens à nous ! » J'arrête ici le récit qui nous conduirait jusqu'aux *Colonnes d'Hercule* (Gibraltar), chez *Calypso*, évitant le gouffre *Charybde* et le rocher *Scylla* (détroit de Messine), puis la Sicile (*île du soleil*). J'aime évoquer tous ces noms devenus familiers. Pour beaucoup d'entre nous, Ulysse est devenu un ami, sinon un comparse.

« Tu parles beaucoup du passé », remarque Olympe. S'agit-il vraiment du passé ? Je ne le ressens pas ainsi. Les temps se superposent ou se rencontrent, se rejoignent sans se confondre. Les fantômes prennent corps et dégagent une même force d'émotion. Je devine que ces mythes nous concernent. Ils donnent une profondeur à l'espace. Peut-être sont-il d'actualité : si j'en crois Victor Bérard, nous marchons entre deux volcans, non loin de la bouche de feu : l'œil du cyclope. À l'abri ? Au cœur du cyclone ?

Pour le moment, restons à Spaccanapoli. Je suis curieuse de découvrir le baroque napolitain. Est-il très différent de celui que j'ai aimé en Sicile ? Ce qui m'a touchée ? La liberté des formes, l'ondoiement des façades qui se bombent pour l'accueil ou se creusent pour l'abri, l'exubérance des décors, masques grotesques, sourires espiègles des putti, et aussi cette pierre poreuse et tendre, gorgée de lumière, dont les teintes ocre ou rose se couvrent d'or au soleil couchant. Un art noble et populaire, qui mêle le profane au sacré.

Ici, dans ces ruelles sombres, je ressens davantage combien le baroque est traversé par la fragilité et la peur de la mort. Emphase, exagération des gestes, exaspération des sentiments, appel de vie. On ne s'étonne plus de voir dans les églises ces saintes qui se pâment et semblent se repâtrer de leur souffrance. Est-ce de mauvais goût d'évoquer d'autres passions napolitaines, tels adeptes de situations extrêmes ou amoureuses louant la jouissance d'être surprises ou violées ?

Nos pas nous conduisent à la Chapelle Sansevero. C'est un saisissement. Le lieu nous enveloppe de sa beauté et de son mystère. Au centre, le Christ voilé de Giuseppe Sanmartino, corps de gisant qui laisse deviner l'œuvre de mort derrière un fin tissage

de marbre. Près du chœur, Olympe contemple longuement l'élégante statue de la Pudeur de Corradini - *Noli me tangere*. Elle porte une grâce sur son visage mais la draperie transparente qui recouvre son corps semble porter un message plus équivoque. Je m'attarde devant la *Désillusion* de Francesco Queirolo. Cette sculpture suggère également des sentiments contradictoires. Là où je vois s'ouvrir le filet du pêcheur Olympe imagine une toile invisible se resserrant autour d'elle et la retenant prisonnière.

Le Prince Raimondo de Sangro a conçu et fait réaliser ce mausolée au 18ème siècle en l'honneur de ses ancêtres. Comment ne pas parler de ce personnage qui hante encore les imaginations ? A la fois alchimiste redouté et homme des Lumières, philosophe et franc-maçon, il veut rénover la société. Il appartenait à cette aristocratie libérale qui s'élevait contre les Bourbons et contre les papes. Il est l'auteur d'innombrables inventions : nouvelles formes d'arquebuse, de machine hydraulique, tissu imperméable, fiacre amphibie, et surtout sa célèbre lampe perpétuelle. Dans le caveau de la chapelle, se dressent les *machines anatomiques*, squelettes d'un homme et d'une femme dont le système sanguin, veines et artères, a été pétrifié et mis à nu. Expérimentation du Prince dont on interroge la vraisemblance et dont on ne connaît pas encore les secrets. Olympe refuse de se montrer crédule : « Tu fabules... Ce sont des histoires ! » Oui, la légende s'est emparée du fait : Raimondo aurait-il inoculé du mercure dans les veines de deux de ses domestiques qu'il aurait fait mourir ?

Nous retrouvons l'art vivant de la rue. Etalages de légumes disposés avec soin, formant de savoureuses compositions de formes et de couleurs. Guirlandes de macaronis « faits à la main » Frivolités. La mode diffère-t-elle de celle des autres villes ? Olympe me fait entrer dans un magasin d'où je sors avec un maillot bleu et

rose, d'inspiration plus fellinienne que napolitaine. Au coin d'une ruelle, une touchante petite chapelle et des lumignons allumés devant des images pieuses. Dans les vitrines, accrochée aux portes, la corne rouge de buffle, fétiche des napolitains, qui rappelle la présence du *jettatore*, le jeteur de sort dont on se moque mais auquel tout le monde croit. Et comme nous sommes à la veille de la demi-finale de la coupe du monde, un peu partout des affichettes bordées de noir, faire-part du décès de l'équipe adverse de l'Italie, en l'occurrence, l'Allemagne. Heureusement, nous dit-on en riant, vous serez parties pour la finale : gare au match Italie – France ! Certes, mieux valait être ailleurs lors du coup de tête de Zidane contre Marco Materazzi.

Flux et Reflux ...

Nous sommes à mi-séjour. J'ai envie de mieux comprendre ce qui m'entoure. Qui sont ces Napolitains que nous connaissons à peine ? Nous observons des scènes de rue, mais nous ne captions que la surface des choses, l'essentiel nous échappe. Jusqu'à présent, les monuments et les lieux ne nous ont livré que leur visage de splendeur.

Vue de Naples depuis la terrasse de San Martino. La ville et la mer se fondent dans la brume rosée du couchant. Au loin, le Vésuve qui domine et enveloppe la baie de sa puissance tutélaire. Une coccinelle vient se poser sur ma main, puis s'envole. Une bête à bon dieu. Un bonheur fou. Mon exaltation s'accompagne d'un immense bien être. Peu à peu la nuit tombe et scintillent les premières lumières sur la ville. Nous cherchons à distinguer les différents quartiers. La tranchée de Spaccanapoli, comme un coup de sabre, est un repère facile. A nos pieds, le palais royal, le castel

Nuovo... Au loin, des tours, le port, et les zones périphériques, une misère que nous ne rencontrerons pas. Ici l'air est parfumé. Un moment de grâce. Ne pas l'interrompre, nous dînerons ici : espadon et melanzane alla parmigiana.

Voici la Galleria d'Umberto I^{er}, qui rappelle tant la galerie Vittorio Emanuele de Milan. Lieu de passage, de promenade et de rencontre, les commerces abondent. Cafés, boutiques de souvenirs, magasins de standing... mais, ce matin, les stores encore sont baissés. Nous nous asseyons sous les hautes verrières, nous abandonnant aux sensations du moment. Un cireur de chaussure attend le chaland près d'un énorme fauteuil Empire d'acajou massif, plaqué de bronzes dorés.

Les Napolitains aiment se retrouver ici, quelque soit leur classe sociale. Survivance d'un temps où le peuple se sentait aristocratique et l'aristocratie en familiarité avec lui. Je me souviens avoir vu un documentaire sur l'histoire de la galerie avant sa rénovation. Bâtie dans un quartier détruit après l'épidémie de choléra de 1884, elle n'est jamais devenue l'enclave de luxe que l'on avait programmée pour elle. Les appartements ont été occupés par des ateliers et des bureaux et ouvraient sur une vie populaire. Les gamins jouaient au football ou roulaient à bicyclette le long des arabesques dessinées sur le beau dallage de marbre.

Sieste sur la pelouse de Villa Comunale. La pluie s'apprête à tomber. Nous entrons dans l'Aquarium et assistons au gracieux ballet de petites sèches, charmantes bayadères aux corps diaphane. Puis nous surprenons le réveil d'une gigantesque tortue, sans doute centenaire, qui déploie ses pattes avec une invraisemblable lenteur.

Ces moments de plaisir pourraient se compter à l'infini. Nous-mêmes contribuons au spectacle de la rue. Nous choisissons nos

tenues en conséquence. Comment nous voyons-nous au miroir de Naples ? Je remarque qu'Olympe se maquille peu, sans renoncer toutefois au jeu de la séduction. Une démarche légère, la tête haute, le buste fier, quelques regards obliques, un certain sourire, autant de coquetteries d'une femme qui cherche l'admiration. Hier, Villa Floridiana, un jeune homme l'a aidée à cueillir une fleur sur le bord abrupt d'un parapet. Une fleur blanche aux étamines mauves dont la racine a été préservée et qu'elle rapportera à Paris.

Déchiffrer le langage des corps. Silhouettes, mimiques, postures. Même dans les tenues les plus simples, ce souci de *soigner sa figura*. Les vieux, en attente, assis devant les hautes portes cochères. Les *mamma*, toujours en éveil, l'œil aux aguets, surveillant le cours des événements. Deux hommes discutent debout au milieu de la rue, agitant avec conviction trois doigts à hauteur du visage. Des gestes particuliers dont on découvre rapidement le sens. Jamais je n'ai autant ressenti le caractère physique de la communication. Voir avec son corps. Grâce à lui, entrer en vibration avec l'extérieur. S'en imprégner. En deçà des mots, des attirances, des répulsions : des échanges d'humanité.

Via Partenope. Un enfant qui court après un pigeon, les bras écartés, la bouche ouverte. Le soleil déclinant projette sur le sol une ombre géante qui ressemble à une croix. Impossible de ne pas penser aux enfants de Naples. Dans le film *Païsa*, un soldat noir américain découvrant la misère d'un gamin qui lui a volé ses souliers renonce à le poursuivre. Aujourd'hui, la Camorra recrute de jeunes garçons pour conduire des camions emplis de compost contaminé. Ils le font fièrement, en bombant le torse, inconscients du danger des émanations, tandis que les routiers refusent de décharger eux-mêmes ces déchets toxiques.

Je regarde avec d'autres yeux Pulcinella, ventre creux et joyeux provocateur, maître dans l'art de la *combinazione*. A Naples, les enfants sont aimés mais aussi exploités. Quand les mères se sentent impuissantes à les protéger, leur tendresse peut brusquement se retourner. Maria Ortese décrit comment humiliées, avilies, elles font payer à tous les déboires de leur existence et humilient à leur tour.

La Sirène Inquiétante. Revenir aux profondeurs de l'histoire, fondement de la *napoletanità*, l'« être napolitain ».

